



Photo: Alain Rischard

Richard Mazur (de dos pour des raisons de sécurité), face à Michael Weis, dénonce la collusion d'un petit nombre de banquiers avec les réseaux criminels

Le sous-commandant Narcos

Rencontre avec Robert Mazur, l'ex-agent du FBI qui a infiltré le cartel de Pablo Escobar

Référence de la lutte antiblanchiment, il dénonce désormais les liens entre le crime organisé et une petite frange du monde bancaire.

Robert Mazur est une légende parmi les infiltrés, ces agents qui combattent le crime organisé en intégrant les réseaux mafieux (lire ci-dessous). Une méthode d'enquête des plus efficaces, mais qui demande aux volontaires une préparation technique et psychologique très poussée. Il existe des «undercover schools» qui préparent les agents à leur nouvelle vie. Et qui sélectionnent les bons profils. Et les élus sont peu nombreux.

Pourquoi se lancer dans une aventure dont on ne ressort pas indemne et qui peut vous coûter plus que la vie? Par idéalisme, confie Robert Mazur, «je pensais fort naïvement que je pouvais faire la différence. J'étais jeune et stupide...» Il avait pour lui un profil assez unique dans les forces de l'ordre: des études de finances et de comptabilité, une expérience dans la banque et la finance et la capacité de faire tourner une entreprise.

Il le confesse, l'expérience fut difficile. Sur différents plans: familial, personnel et professionnel. «C'est une science. C'est comme une chimiothérapie. C'est bon pour le patient, mais tout abus est mortel. Il faut tout le temps vivre en équilibre.» Et il insiste sur l'importance d'avoir une approche scientifique de ses missions. Approche scientifique et technique qui a ses limites car il arrive, et ce fut son cas, que la «mission» devienne plus importante que tout, «plus importante que ma famille, ma carrière, ma vie. A la fin, je prends plus de risques qu'au début, obnubilé par ma mission.»

Le retour à une vie normale est difficile. Robert Mazur a eu la chance qu'il se fasse de façon progressive. Après la fin de son infiltration, il y a eu une période de deux années de préparation des procès découlant de son enquête. «Période durant laquelle j'étais sous haute protection – les menaces sur ma vie étaient réelles et nombreuses – et où j'ai travaillé d'arrache-pied à mon dossier.» Période peut-être trop courte, car il replongea immédiatement pour une autre mission de deux ans et demi.

Robert Mazur est aujourd'hui à la tête d'une société de conseil en investigation: Chase & Associates. Il est l'un des principaux responsables de la formation des agents des douanes et du personnel militaire chargés d'identifier et de poursuivre ceux qui gèrent les fortunes des organisations mondia-

les de narcotrafiquants. Il est fréquemment appelé en tant qu'expert dans des procès américains.

L'arme de la prévention

Mais son idéalisme ne l'a pas quitté. Rédiger son autobiographie et permettre qu'elle soit adaptée au cinéma n'est pas anodin: il a différents messages à faire passer. Sur le dévouement des forces de l'ordre d'abord. Et, surtout, sur le fait «qu'aussi regrettable que cela puisse paraître, il y a des relations entre un petit segment de la communauté bancaire et le crime organisé.»

Face à cette implication intentionnelle, il insiste sur le fait que réglementer le secteur financier ne règlera pas tout. «Si on ne s'intéresse pas aux gens qui, au sein de ces banques, agissent en toute connaissance de cause, cela ne servira à rien. Il faut les traiter comme les criminels qu'ils sont.» Tout en reconnaissant que le droit a ses limites face à la moralité.

«Le danger auquel on doit faire face, ce n'est pas la vente de la drogue, c'est la corruption. Les criminels produisent de la corruption et la corruption nous affecte tous. On en voit les effets dans plusieurs pays, comme en Amérique du Sud ou en Afrique. Et la situation est maintenant aggravée par les alliances passées entre les cartels mexicains et colombiens avec les organisations terroristes comme Al-Qaïda, le Hezbollah et le Hamas qui, face à l'appât

du gain du business de la drogue, deviennent des organisations criminelles. Ces deux mondes se sont rejoints.» Avec, à la clé, une aggravation de la situation par rapport à ces années d'activité.

Est-il plus facile aujourd'hui de blanchir de l'argent qu'à l'époque? «Pas plus facile, différent», insiste Michael Weis, Forensic Services et Financial Crime Leader chez PwC Luxembourg. Pour cet expert, les techniques d'hier n'ont pas fondamentalement changé.

On continue toujours à avoir recours à des sociétés écrans domiciliées dans des juridictions à la supervision défaillante et on les multiplie afin que l'on perde la trace des bénéficiaires économiques.

La différence, on la trouve dans les effets de la technologie: avec internet, créer des sociétés partout dans le monde peut se faire rapidement, voire industriellement. «Cela fait gagner du temps.»

La manière la plus efficace de combattre le blanchiment, du moins pour les institutions financières, c'est d'avoir conscience du phénomène et de bien former ses équipes afin de gérer ce risque. «L'industrie du blanchiment est tellement sophistiquée que si l'opération est bien faite, elle est quasiment indétectable pour une banque et ses personnels.» Du moins pour ceux qui n'ont pas été séduits par le côté obscur.

MARC FASSONE

L'affaire derrière le film

Quand Pablo Escobar rencontre la BCCI

L'affaire BCCI fut l'un des scandales majeurs des années 80. Un scandale qui toucha directement la Place.

L'histoire de Robert Mazur a inspiré Hollywood. Le film *The Infiltrator*, sorti en juillet 2016 aux Etats-Unis et dirigé par Brad Furman, est basé sur l'autobiographie de l'agent spécial des douanes. Dans les années 80, sous l'identité de Bob Musella, un homme d'affaires corrompu, il va devenir la pièce maîtresse du dispositif de blanchiment d'argent mis sur pied par les barons colombiens de la drogue, Pablo Escobar en tête.

Son enquête a contribué à l'arrestation de plusieurs de ses complices et a permis de rassembler des preuves suffisantes pour condamner le général panaméen Manuel Noriega pour trafic de drogue.

Victime collatérale de son opération d'infiltration: la BCCI (Bank of Credit and Commerce International). Bob Musella a réussi à s'introduire auprès des responsables de cette banque qui blanchissait

l'argent du cartel de Medellín. «Dans l'affaire de la BCCI, nous avons passé deux années à construire le dossier, deux années à travailler sous couverture, deux années à préparer les procès, puis encore trois années à instruire l'affaire devant les tribunaux aux Etats-Unis et en Grande-Bretagne. Si l'on veut faire quelque chose d'ambitieux, comme retracer l'origine de l'argent jusqu'à ceux qui le détiennent, c'est le temps qu'il faut compter.»

La BCCI

Fondée au Pakistan en 1972 par Agha Hasan Abedi avec l'aide de

grandes familles pakistanaises et arabes, elle franchit très vite les limites de la légalité et se retrouve associée à des activités criminelles et terroristes. Outre Pablo Escobar et le général Noriega, on compte parmi ses clients Saddam Hussein et Oussama Ben Laden. Les services secrets saoudiens ont été suspectés de l'utiliser pour financer leurs opérations illicites, Ben Laden inclus. Tout comme la CIA d'ailleurs.

Active dans la plupart des paradis fiscaux, elle était contrôlée par deux sociétés holding, l'une basée dans les îles Caïmans et l'autre au

Luxembourg. Deux juridictions réputées pour la faiblesse de leurs contrôles. La banque n'était, en outre, soumise à aucun contrôle d'une banque centrale.

La chute a commencé en 1985, lorsque la BCCI est épinglée par les autorités luxembourgeoises pour avoir maquillé ses lourdes pertes. Robert Mazur l'infiltré en 1986. La banque fera faillite en juillet 1991, laissant derrière elle une dette de 20 milliards de dollars. Elle était alors considérée comme la 7^e plus grande banque au monde.

M. F.